

LE GALLICAN

REVUE DE L'EGLISE GALLICANE - ISSN 0992 - 096X

Feu

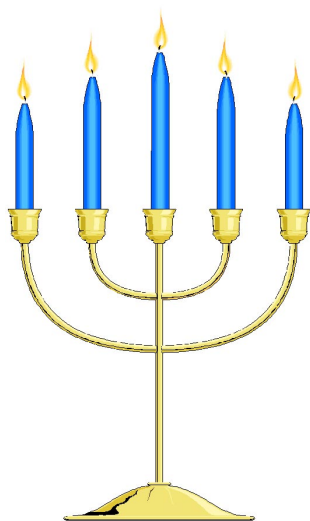
LE FEU C'EST L'ÂME, PRINCIPE VITAL, RESSORT DU CARACTÈRE, PUISSANCE DE LA PERSONNALITÉ, ÉNERGIE SINGULIÈRE ET VIVIFIANTE POUSSANT À AVANCER ENCORE ET TOUJOURS DANS LA VIE, JUSQU'AU TERME DE NOTRE COURSE, NOTRE PARCOURS ICI-BAS, EN CE MONDE.



Le lion de feu
symbole du
Christ
lion
de
la tribu
de Juda

et

Lumière



LA LUMIÈRE C'EST L'ESPRIT, CLARTÉ NÉCESSAIRE POUR GUIDER, INSPIRER, ORIENTER VERS UN IDÉAL. VERS SES PLUS HAUTES FORMES LA LUMIÈRE ÉMANANT D'UN ÊTRE S'ACCOMPLIT À TRAVERS LA COMPASSION ET LA BONTÉ.

C'est ainsi que s'est appelée l'Eglise Catholique en France depuis l'évangélisation des Gaules jusqu'en 1870.

Respectueuse de la papauté, elle posait néanmoins certaines limites à sa puissance; elle enseignait en particulier que le pouvoir des évêques réunis en concile était plus grand que celui du pape. Pourtant en 1870 eut lieu à Rome la proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale qui consacra l'abdication de l'épiscopat devant l'omnipotence du pape.

En France, un mouvement de résistance fut emmené par le Révérend Père Hyacinthe Loyson qui obtint par décret du Président de la République l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte au nom de l'Eglise Gallicane le 3 décembre 1883. Après la loi de 1905 entérinant le principe de séparation des Eglises et de l'Etat, le courant gallican va s'organiser plus librement sous la houlette de Mgr Vilatte.

A partir de 1916 le village de **Gazinet** - dans le bordelais - devint le symbole de la résistance gallicane et du renouveau gallican. **L'association culturelle saint Louis** fut créée par Monseigneur Giraud le **15 février 1916**.

Le siège de l'Eglise et de la culturelle saint Louis est aujourd'hui à Bordeaux: - chapelle primatiale Saint Jean-Baptiste, 4 rue de la Réole, 33800 Bordeaux.

La paroisse saint Jean-Baptiste existe **sans discontinuité** depuis le 24 juin 1936. Elle a été fondée par Monseigneur l'Abbé Junqua en 1872 et fut continuée par le Père Jean (Monseigneur Brouillet) 1936, puis par le Père Patrick (Monseigneur Truchemotte) 1960. Depuis 1987 le Père Thierry (Monseigneur Teyssot) assure le service permanent du culte gallican (messes, baptêmes, mariages, communions, funérailles, bénédictions) en la chapelle saint Jean-Baptiste.

Cette tradition bien gauloise de résister aux empiétements de la curie romaine a pris jadis le nom de **gallicanisme**.

Le plus illustre représentant de ce courant fut le grand **Bossuet**, évêque de Meaux (XVIIème siècle), qui rédigea les **quatre articles gallicans de 1682** signés par l'assemblée des évêques de France. Bossuet ne fit d'ailleurs que reprendre les décisions du **concile de Constance** (1414-1418) qui rappela (conformément à la règle en usage dans l'Eglise universelle et indivise du premier millénaire) que le **concile oecuménique** (assemblée de tous les évêques) était **l'organe suprême en matière d'autorité et d'enseignement au sein de l'Eglise**.

L'Eglise Gallicane aujourd'hui

Ses croyances

En tant qu'**Eglise chrétienne**, pour y adhérer, il faut avoir reçu le baptême ou désirer le recevoir.

En tant qu'**Eglise de tradition catholique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre l'un des credos suivants, qui contiennent les articles fondamentaux de la foi catholique: - des Apôtres, de Nicée-Constantinople, de saint Athanase.

En tant qu'**Eglise apostolique**, pour y adhérer, il faut connaître et admettre dans leur contenu traditionnel les sept sacrements: baptême, confirmation, réconciliation, eucharistie, onction des malades, ordre et mariage; tous les com-

l'Eglise **Gallicane**

mandements divins, lesquels sont synthétisés dans ce passage de l'Evangile: **"tu aimeras ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de tout ton esprit, et tu aimeras ton prochain comme toi-même"**.

Ses tolérances

Acceptation du mariage des prêtres et des évêques - Diaconat féminin - Rejet de la confession obligatoire - Administration du sacrement de communion sous les deux espèces - Bénédictions ponctuelles du remariage des divorcés - Bannissement des excommunications - Liberté en matière de jeûne et d'abstinence - Participation des fidèles au gouvernement de l'Eglise - Election des évêques par le clergé et les fidèles - Prise en considération du monde animal dans la réflexion de l'Eglise.

Le Mystère de l'Eglise

Saint Cyprien de Carthage a donné la meilleure définition de **l'unité de l'Eglise**:

- *"L'épiscopat est un tout, que chaque évêque reçoit dans sa plénitude. De même que l'Eglise est un tout, bien qu'elle s'étende au loin dans une multitude d'Eglises qui croissent au fur et à mesure qu'elle devient plus fertile."*

"A quelque Eglise que les évêques soient attachés" a dit Saint Jérôme, "à celle de Rome ou à celle de Constantinople, ou encore à celle d'Alexandrie, ils méritent le même respect et possèdent le même sacerdoce."

Aujourd'hui pas plus qu'hier, aucun évêque particulier n'a le droit de prétendre représenter seul l'Eglise Universelle. Chaque évêque représente son Eglise et ce sont ces évêques assemblés qui représentent toute l'Eglise. Ainsi, tous les évêques étant premiers pasteurs, peuvent valablement dans leur Eglise, ce que le pape évêque de Rome, peut dans la sienne.

La puissance des évêques n'est donc pas une émanation de la plénitude de pouvoir que s'arroge la papauté, mais une participation de l'autorité divine qui réside en Jésus-Christ, pontife éternel et chef souverain de son Eglise.

Et pourtant, en 1870, le Pape Pie IX s'attribuait par la voix du concile du Vatican une suprématie sur tous les hommes dans les matières de foi et de morale; suprématie fondée sur un prétendu privilège d'infailibilité, usurpant ainsi tous les attributs du Christ.

De la sorte, en subordonnant les évêques à un pouvoir souverain, ce concile en faisait uniquement les vicaires de l'un d'entre eux, et cela contrairement à l'ancienne constitution de l'Eglise qui a toujours déclaré que:

- **"les évêques tiennent leur autorité de Dieu même."**

Editorial

Le dossier présenté dans le numéro précédent

de janvier du Gallican n'a guère laissé indifférent.

Vous êtes nombreux à m'avoir écrit pour me remercier d'avoir posé ces questions essentielles sur le droit de s'interroger sur un sujet de société essentiel nous concernant tous depuis les deux dernières années. Surtout que cette affaire, loin d'être finie, risque de reprendre après l'été, une fois les élections et les vacances terminées.

L'absence de discussion dans les médias classiques (télés, radios, journaux) souvent tièdes et convenus, ou pire encore censurant les opposants sur cette affaire au nom de la bien-pensance est dommage.

Pour le dossier de janvier du Gallican une partie moins importante des lecteurs m'a indiqué être en opposition avec les arguments présentés. C'est tout à fait son droit, surtout lorsque c'est argumenté et développé. La pire des réactions étant à mon sens celle de la censure.

Dans ce numéro de printemps j'aborde un thème m'ayant inspiré lors de la messe synodale à Bordeaux le 2 avril dernier, celui de la transmission de la lumière. Sans clarté comment en effet avancer et s'orienter ? J'y ai repris le sujet du roman de Victor Hugo « Les Misérables » abordé dans mon homélie. C'est une merveilleuse illustration pour moi du thème universel de la transmission de la lumière.

Peut-être ne le saviez-vous pas mais ce chef d'œuvre de Victor Hugo immortalisé ensuite dans de nombreux films aux interprètes prestigieux fut censuré (mis à l'Index) par l'archevêque de Paris à l'époque, 1872. Il l'avait qualifié « d'infâme livre » ! Des paragraphes avaient scandalisés bien-pensants et conformistes de l'époque, en particulier le passage où l'évêque s'agenouille pour demander la bénédiction du vieux conventionnel G. (un « terroriste » alors - allusion probable de Victor Hugo à l'abbé Grégoire dont les cendres reposent aujourd'hui au Panthéon). Au siècle dernier l'archevêque de Paris lui avait refusé les derniers sacrements !

1

Feu
et
Lumière

2

Les Saints
Patrons
des Villages
du Forez

3

Vie
de
l'Eglise

T. TEYSSOT

Sommaire

Feu

et

Lumière

JEAN VALJEAN

Feu et Lumière, deux mots pour deux dons, deux qualités essentielles, l'une pour l'âme, l'autre pour l'esprit.

Le feu c'est l'âme, principe vital, ressort du caractère, puissance de la personnalité, énergie singulière et vivifiante poussant à avancer encore et toujours dans la vie, jusqu'au terme de notre course, notre parcours ici-bas, en ce monde.

La lumière c'est l'esprit, clarté nécessaire pour guider, inspirer, orienter vers un idéal. Vers ses plus hautes formes la lumière émanant d'un être s'accomplit à travers la compassion et la bonté.

Pour l'illustrer je vous propose un voyage initiatique à travers le chef d'œuvre de Victor Hugo « Les Misérables », livre unique et étonnant popularisé à travers de nombreux films aux interprètes prestigieux. Un roman, sorte de voyage perpétuel allant du pays de l'ombre vers celui de la lumière, avec une transmission de celle-ci, d'un être à un autre, chemin de rédemption et de salut, parce que l'amour sauve, toujours.

Texte inspiré, objet spirituel pour certain, l'atmosphère unique de ce roman renvoie toujours à autre chose : une histoire et des personnages extraordinaires, un sens initiatique et évangélique, le drame des Évangiles, la force de la résurrection !

« Ainsi se débattait sous l'angoisse cette malheureuse âme. Dix-huit cents ans avant cet homme infortuné, l'être mystérieux, en qui se résument toutes les saintetés et toutes les souffrances de l'humanité, avait aussi lui, pendant que les oliviers frémissaient au vent farouche de l'infini, longtemps écarté de la main l'effrayant calice qui lui apparaissait ruisselant d'ombre et débordant de ténèbres dans les profondeurs pleines d'étoiles » (livre 7, chap.4).

Voici comment le génie littéraire d'Hugo dépeint la souffrance de Jean Valjean en lutte avec sa conscience pour venir à bout d'un cruel dilemme : continuer paisiblement sa nouvelle vie de maire à Montreuil sur Mer ou se dénoncer pour sauver Champmathieu. Lire ce texte avec l'esprit des Évangiles, c'est aller de surprises en surprises.

P principal héros du roman d'Hugo « *Jean Valjean est la fourmi que la loi sociale écrase* », révèle une note de 1845, cependant qu'une autre de 1860 indique que « *si l'auteur avait réussi à faire sortir de lui ce qui était en lui et à mettre dans ce livre ce qu'il avait dans sa pensée, Jean Valjean serait une espèce de Job du monde moderne, ayant pour fumier toute la quantité de mal contenu dans la société actuelle. Et ce Job aurait pour ulcères l'irréparable, l'irrévocable, les flétrissures infinies, la damnation sociale inscrite encore à l'heure dans la loi.* »

Aujourd'hui encore ces lignes sont d'une redoutable actualité. La damnation sociale des temps modernes revêt de nouvelles formes : chômage, exclusion, excommunication de la société, apparition du QR code rejetant les non vaccinés, elle fait naître son cortège de désolation et de misère, tels les soignants suspendus dès 2021 sans salaire ou comment avoir les gens par la faim !

Qui est Jean Valjean ? Il surgit au début du livre deuxième. Il a faim, il a manqué du strict nécessaire : « *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien* » disons-nous dans le Notre Père. Jean Valjean est un homme en qui la Grâce a momentanément fait défaut. Il connaît la tentation, il vole un pain, il est sévèrement condamné à des années de bagne. Incroyable ? Hugo s'est appuyé sur des faits pour construire son personnage. L'original de Jean Valjean a existé, il s'appelait Pierre Maurin et fut condamné en 1801 à cinq années de bagne pour vol d'un pain, et ce pain il l'avait volé pour nourrir les sept enfants affamés de sa sœur... « *Puis, tout en sanglotant, il élevait sa main droite et l'abaissait graduellement sept fois, et par ce geste on devinait que la chose quelconque qu'il avait faite, il l'avait faite pour vêtir et nourrir sept petits enfants* » (Livre 2, chap. 6). Jean Valjean ne fera pas cinq ans mais dix-neuf ans de bagne, par le jeu infernal des différentes prolongations de peine pour tentatives d'évasion.

A sa libération l'homme est une sorte de vraie bête fauve. Son passeport jaune d'ancien forçat en fait un réprouvé à vie aux yeux de la société, définitivement exclu, excommunié socialement : *« il vit bien vite ce que c'était qu'une liberté à laquelle on donne un passeport jaune »* - *« libération n'est pas délivrance. On sort du bagne, mais non de la condamnation »* (livre 2, chap.9).

Mais la Providence se manifeste en la personne de Monseigneur Bienvenu, il opère une sorte de métanoïa dans l'âme du réprouvé, c'est à dire un retournement complet de l'être en direction de la lumière. C'est l'épisode fameux des chandeliers volés à l'évêque, chandeliers porteurs de lumière - tout un symbole - que l'homme de Dieu offre à Jean Valjean repris par les gendarmes pour le sauver : *« Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition et je la donne à Dieu »* (livre 2, chap. 12).

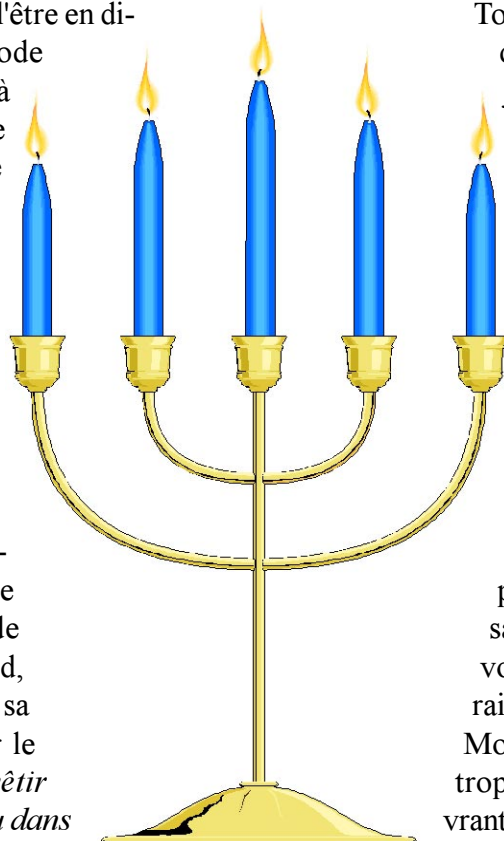
Jean Valjean n'est pourtant pas totalement libéré, quelque chose le pousse à voler la pièce de quarante sous du petit savoyard, ensuite il s'effondre, terrassé par sa conscience, tel l'apôtre Paul sur le chemin de Damas, prêt à *« revêtir l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritable »* (Eph 4,24).

« Ceci fut donc comme une vision. Il vit véritablement ce Jean Valjean, cette face sinistre, devant lui. Il fut presque au moment de se demander qui était cet homme, et il en eut horreur. Il se contempla donc, pour ainsi dire, face à face, et en même temps, à travers cette hallucination, il voyait dans une profondeur mystérieuse une sorte de lumière qu'il prit d'abord pour un flambeau. En regardant avec plus d'attention cette lumière qui apparaissait à sa conscience, il reconnut qu'elle avait la forme humaine, et que ce flambeau était l'évêque.

Sa conscience considéra tour à tour ces deux hommes ainsi placés devant elle, l'évêque et Jean Valjean. Il n'avait pas fallu moins que le premier pour détremper le second par un de ces effets singuliers qui sont propres à ces sortes d'extases,

à mesure que sa rêverie se prolongeait, l'évêque grandissait et resplendissait à ses yeux, Jean Valjean s'amoindrissait et s'effaçait. A un certain moment il ne fut plus qu'une ombre. Tout à coup il disparut. L'évêque seul était resté » (livre 2, chap. 13).

Après cette expérience de nature mystique Jean Valjean sauve à son tour Fantine et Cosette, la première dans l'éternité et la seconde ici-bas, s'oubliant dans une sorte d'apostolat idéal entièrement dédié au prochain.



Tout au long du roman il plonge dans de sombres abîmes renvoyant toujours à autre chose. Il en resurgit chaque fois ayant fait un pas de plus sur le chemin mystérieux de la rédemption : forçat traversant le feu pour devenir le père Madeleine (du nom de la pécheresse de l'Évangile sauvée par le Christ), maire de Montreuil sur Mer terrassé par l'idée de se livrer pour sauver Champmathieu, sombrant dans l'inconscience, à la lutte avec un songe, mais se réveillant raffermi, délivré du doute ; plongeant dans la mer après avoir sauvé la vie d'un marin, se laissant volontairement couler puis réapparaissant à l'improviste dans le bois de Montfermeil, soulevant le seau bien trop lourd de la petite Cosette, la délivrant des Thénardier ; plongeant dans un nouvel océan (la ville de Paris), vivant un temps caché dans la maison Gorbeau, puis retrouvé par Javert, s'enfuyant dans le dédale de la cité-labyrinthe, acculé dans une situation sans issue mais s'enfuyant par « en-haut », hissant avec lui Cosette et reprenant pied dans le jardin d'un couvent, c'est à dire au cœur de la maison de Dieu ! Puis nouvelle plongée ; enterré vivant, perdant connaissance et sauvé au dernier moment, devenant ensuite M. Ultime Fauchelevent. Enfin, pourchassé une dernière fois derrière la barricade, s'échappant par « le bas », dans *« l'intestin de Léviathan »* (titre du chapitre - allusion au monstre biblique - Isaïe 27,1 - Ps. 104,24 - Job 3,8), portant Marius sur ses épaules - tel Atlas soulevant le monde ou Jésus portant sa croix chargée de la misère humaine - s'enfonçant plus bas encore, presque à perdre pied dans une fondrière, y rencontrant l'ignoble Thénardier (figure du diable), l'esquivant miraculeusement

puis ressortant de l'égout pour tomber sur Javert, mais cette fois l'ébranlant, le convertissant, le forçant à lâcher prise.

Abandonné par tous après le mariage de Marius et Cosette, oublié par ces deux enfants dont il a permis, protégé et sauvé le bonheur, Jean Valjean s'enfonce dans un sombre et morne hiver, solitaire et glacé, buvant « *la dernière gorgée du calice* » (titre du livre septième dont le premier chapitre s'intitule : « *le septième cercle et le huitième ciel* » ; traduisons par Marius au huitième ciel et Jean Valjean au septième cercle, de l'enfer).

L'auguste vieillard entre alors en agonie, mais le voici retrouvé au tout dernier moment par Marius et Cosette éclairés par les lumières de la Providence ; là il révèle enfin à Cosette son origine misérable et divine (à la fois fille de prostituée et enfant de l'amour) : « *Cosette, voici le moment de te dire le nom de ta mère. Elle s'appelait Fantine. Retiens ce nom là : Fantine. Mets-toi à genoux toutes les fois que tu le prononceras. Elle a bien souffert. Et t'a bien aimée. Elle a eu en malheur ce que tu as eu en bonheur. Ce sont les partages de Dieu. Il est là-haut, il nous voit tous, et il sait ce qu'il fait au milieu de ses grandes étoiles* » (livre 9 - chap. 5). Ces confidences achevées l'esprit du vieillard s'en va en paix. Hugo ajoute encore ; « *la nuit était sans étoiles et profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, quelque ange immense était debout, les ailes déployées, attendant l'âme.* »

Héros exceptionnel, personnage de mythe, Jean Valjean revêt cette « *pleine stature du Christ à laquelle nous sommes tous appelés* » (Eph. 4,13). Du reste - clin d'œil d'Hugo - la nuit même où son héros va disparaître, lorsque Marius entrevoit enfin la vertu immense de celui à qui il doit la vie, il écrit encore : « *Marius était éperdu. Il commençait à entrevoir dans ce Jean Valjean on ne sait quelle haute et sombre figure. Une vertu inouïe lui apparaissait, suprême et douce, humble dans son immensité. Le forçat se transfigurait en Christ. Marius avait l'éblouissement de ce prodige. Il ne savait pas au juste ce qu'il voyait, mais c'était grand* » (livre 9 - chap. 4).

JAVERT

Face à Jean Valjean Javert est aussi un personnage atypique. Né dans une prison d'une tireuse de carte dont le mari était aux

galères il choisit de défendre la société, mais comme la société est injuste il sert le mal autant que le bien.

« *Cet homme était composé de deux sentiments très simples et relativement très bons, mais qu'il faisait presque mauvais à force de les exagérer, le respect de l'autorité, la haine de la rébellion; et à ses yeux le vol, le meurtre, tous les crimes n'étaient que des formes de la rébellion. Il enveloppait tout dans une sorte de foi aveugle et profonde tout ce qui a une fonction dans l'état, depuis le premier ministre jusqu'au garde champêtre. Il couvrait de mépris, d'aversion et de dégoût tout ce qui avait franchi une fois le seuil légal du mal. Il était absolu et n'admettait pas d'exception. C'était le devoir implacable, la police comprise comme les spartiates comprenaient Sparte, un guet impitoyable, une honnêteté farouche, un mouchard marmoréen, Brutus dans Vidocq. Il n'avait aucun vice. Quand il était content de lui, il s'accordait une prise de tabac. Il tenait à l'humanité par là.* » (livre 5 - chap.4)

Javert semble invulnérable, apparaissant toujours en embuscade, comme doté du don d'ubiquité : « *tu es l'empereur des diables* » lui dit un complice de Thénardier. Lorsqu'il s'éveille enfin à des vérités plus généreuses il préfère se jeter dans la Seine, son esprit n'étant pas capable de gérer cette contradiction avec sa nature profonde.

MONSIEUR BIENVENU

Et voici Monseigneur Bienvenu Myriel, évêque de Digne, l'alpha et l'oméga des Misérables, présent tout au long du livre, sinon physiquement, du moins par cette vérité de justice et de charité qu'il transmet à Jean Valjean. Et même si Monseigneur Bienvenu disparaît peu à peu dans la suite du texte des Misérables, il reste la grande âme du chef d'œuvre de Victor Hugo, celui qui transmet la lumière. Il apparaît au début du roman (livre premier - un juste) et disparaît vers la fin du livre deuxième pour réapparaître - depuis la lumière de l'éternité - à travers l'agonie de Jean Valjean (avant-dernier chapitre du roman) : « *- Voulez-vous un prêtre ? - J'en ai un, répondit Jean Valjean. Et du doigt, il sembla désigner un point au-dessus de sa tête où l'on eut dit qu'il voyait quelqu'un. Il est probable que l'évêque en effet assistait à cette agonie.* »

Fils d'un conseiller au parlement d'Aix, marié de bonne heure, la première partie de vie du futur évêque de Digne est réservée au monde et aux « galanteries ». Puis vient la Révolution, les familles parlementaires décimées, chassées, traquées se dispersent. Charles Myriel émigre en Italie. Sa femme y meurt semble-t-il de la tuberculose. Ils n'ont point d'enfants. Lorsqu'il revient d'Italie il est prêtre : curé de Brignoles en 1804, il est déjà d'un certain âge.

Une petite affaire de sa cure l'amène à Paris où il croise par le plus grand des hasards l'empereur dans l'antichambre du bureau du cardinal Fesch : « *Sire, dit M. Myriel, vous regardez un bonhomme, et moi je regarde un grand homme. Chacun de nous peut profiter. L'empereur, le soir même, demanda au cardinal le nom de ce curé, et quelque temps après M. Myriel fut tout surpris d'apprendre qu'il était nommé évêque de Digne* » (livre 1 - chap. 1).

M. Myriel devient alors Monseigneur Bienvenu... « *J'aime ce nom là, disait-il, Bienvenu corrige Monseigneur.* » Arrivé à Digne il quitte le palais épiscopal pour loger à l'hôpital, maison étroite et basse avec un jardin qu'il aimera cultiver : « *Tenez, monsieur le directeur de l'hôpital, je vais vous dire. Il y a évidemment une erreur. Vous êtes vingt-six personnes dans cinq ou six petites chambres. Nous sommes trois ici, et nous avons place pour soixante. Il y a une erreur, je vous dis. Vous avez mon logis, et j'ai le vôtre. rendez-moi ma maison. C'est ici chez vous. Le lendemain, les vingt-six malades étaient installés dans le palais de l'évêque, et l'évêque était à l'hôpital* » (livre 1 - chap. 2). En tant qu'évêque M. Myriel reçoit de l'état (régime concordataire) un traitement de quinze mille francs par an, somme importante pour l'époque permettant de mener grand train de vie. Une fois pour toutes il détermine l'emploi de cette somme de la façon suivante : un dixième pour lui, le reste pour les œuvres de l'Église, les pauvres et les prisonniers. « *Je paye ma dîme* » disait-il ! « *Quant au casuel épiscopal, rachat de bans, dispenses, baptêmes, prédications, bénédictions d'églises ou de chapelles, mariages, etc., l'évêque le percevait sur les riches avec d'autant plus d'âpreté qu'il le donnait aux pauvres* » - et Hugo ajoute - « *les pauvres gens du pays avaient choisi, avec une sorte d'instinct affectueux, dans les noms et prénoms de l'évêque, celui qui leur présentait un sens, et ils ne l'appelaient que Monseigneur Bienvenu* » (livre 1 - chap. 2).

La vie de l'évêque est celle d'un juste animé par l'idéal de miséricorde et de charité de l'Évangile. Une seule fois, « *et pour la première fois de sa vie peut-être* » - écrit Hugo - il eut une attitude dure et tranchante. Au chapitre intitulé « *L'évêque en présence d'une lumière inconnue* », Mgr Bienvenu prend sur lui d'administrer les derniers sacrements à un vieillard solitaire banni par la société. La démarche lui est difficile ; député à la Convention sous la Révolution française, le conventionnel G. (nom donné par Hugo - allusion possible à l'abbé Grégoire) inspire une sorte d'horreur au petit monde de Digne. L'évêque lui-même, issu de la petite aristocratie d'Aix et victime de la Révolution partage malgré tout l'impression générale. Mais les devoirs du ministère l'emportent dans son cœur sur la force des préjugés, et voici Monseigneur Bienvenu au chevet du vieillard.

De l'extrême froideur il passe, par degrés successifs, à l'émotion extrême. La rencontre donne lieu à un extraordinaire dialogue où le vieillard, qui n'a pas voté la mort du roi mais qui a voté « *la fin du tyran* », qui a « *secouru les opprimés* », « *soulagé les souffrants* », « *sauvé un couvent de religieuses* », « *soutenu la marche du genre humain vers la lumière* », emporte, l'un après l'autre, tous les retranchements intérieurs de l'évêque. Comme touché par la grâce Monseigneur Bienvenu s'agenouille et demande sa bénédiction au vieillard plein de lumière, cette lumière qui rayonne toujours d'un homme de justice. Il rentre ensuite chez lui « *profondément absorbé dans on ne sait quelles pensées* » et passe la nuit « *en prières* ». Hugo ajoute : « *Personne ne pouvait dire que le passage de cet esprit devant le sien et le reflet de cette grande conscience sur la sienne ne fut pas pour quelque chose dans son approche de la perfection* ». Toujours est-il « *qu'à partir de ce moment là, il redoubla de tendresse et de fraternité pour les petits et les souffrants* », autrement dit il mit la charité et l'amour au-dessus de la foi et du dogme.

L'évêque de Digne incarne la vie d'un juste animé par l'idéal de miséricorde et de charité de l'Évangile : « *Il ne condamnait rien hâtivement, et sans tenir compte des circonstances. Il disait : voyons le chemin par où la faute a passé.* » - « *le moins de péché possible, c'est la loi de l'homme. Pas de péché du tout est le rêve de l'ange. Tout ce qui est terrestre est soumis au péché. Le péché est une gravitation.* »

Le personnage de Monseigneur Bienvenu, hostile évidemment à la peine de mort, aborde le

sujet avec une rare puissance d'évocation : - « L'échafaud, en effet, quand il est là, dressé et debout, a quelque chose qui hallucine. On peut avoir une certaine indifférence sur la peine de mort, ne point se prononcer, dire oui et non, tant qu'on n'a pas vu de ses yeux une guillotine ; mais si l'on en rencontre une, la secousse est violente, il faut se décider et prendre parti pour ou contre. Les uns admirent, comme de Maistre ; les autres exècrent comme Beccaria. La guillotine est la concrétion de la loi ; elle se nomme vindicte ; elle n'est pas neutre, et ne vous permet pas de rester neutre. Qui l'aperçoit frissonne du plus mystérieux des frissons. Toutes les questions sociales dressent autour de ce couperet leur point d'interrogation. L'échafaud est vision. L'échafaud n'est pas une charpente, l'échafaud n'est pas une machine, l'échafaud n'est pas une mécanique inerte faite de bois, de fer et de cordes. Il semble que ce soit une sorte d'être qui a je ne sais quelle sombre initiative ; on dirait que cette charpente voit, que cette charpente entend, que cette mécanique comprend, que ce bois, ce fer et ces cordes veulent. Dans la rêverie affreuse où sa présence jette l'âme, l'échafaud apparaît terrible et se mêlant de ce qu'il fait. L'échafaud est le complice du bourreau ; il dévore, il mange de la chair, il boit du sang. L'échafaud est une sorte de monstre fabriqué par le juge et par le charpentier, un spectre qui semble vivre d'une espèce de vie épouvantable faite de toute la mort qu'il a donnée. »

Dans le roman hugolien, Monseigneur Bienvenu assiste un condamné à mort jusqu'à l'exécution. - « Aussi l'impression fut-elle horrible et profonde ; le lendemain de l'exécution et beaucoup de jours encore après, l'évêque parut accablé. » - « je ne croyais pas que cela fut si monstrueux. C'est un tort de s'absorber dans la loi divine au point de ne plus s'apercevoir de la loi humaine. La mort n'appartient qu'à Dieu. De quel droit les hommes touchent-ils à cette chose inconnue ? »

Dans la journée précédant l'exécution, il passe tout son temps auprès du condamné : - « Il fut père, frère, ami ; évêque pour bénir seulement. Il lui enseigna tout, en le rassurant et en le consolant. Cet homme allait mourir désespéré. La mort était pour lui comme un abîme. Debout et frémissant sur ce seuil lugubre, il reculait avec horreur. Il n'était pas assez ignorant pour être absolument indifférent. Sa condamnation, secousse profonde, avait en quelque sorte rompu ça et là autour de lui cette cloison qui nous sépare du mystère des choses et que nous appelons la vie. Il regardait sans

cesse au dehors de ce monde par ces brèches fatales et ne voyait que des ténèbres. L'évêque lui fit voir une clarté. »

Comme toute personnalité, celle de Monseigneur Bienvenu est en perpétuelle construction. Sans doute Victor Hugo y a mis beaucoup de lui à travers la description qu'il fait du personnage de l'évêque : - « Monseigneur Bienvenu avait été jadis, à en croire les récits sur sa jeunesse et même sur sa virilité, un homme passionné, peut-être violent. Sa mansuétude universelle était moins un instinct de nature que le résultat d'une grande conviction filtrée dans son cœur à travers la vie et lentement tombée en lui, pensée à pensée ; car, dans un caractère comme dans un rocher, il peut y avoir des trous de gouttes d'eau. Ces creusements-là sont ineffaçables ; ces formations-là sont indestructibles. »

Victor Hugo nous dit qu'il eut aussi : « son heure d'esprit de parti, son heure d'amertume, son nuage. L'ombre des passions du moment traversa ce doux et grand esprit occupé des choses éternelles. » - « A cela près, il était et il fut, en toute chose, juste, vrai, équitable, intelligent, humble et digne ; bienfaisant et bienveillant, ce qui est une autre bienfaisance. C'était un prêtre, un sage, et un homme. »

Ce personnage est évidemment un homme courageux : - « Il disait assez volontiers : il y a la bravoure du prêtre comme il y a la bravoure du colonel des dragons. Seulement, ajoutait-il, la nôtre doit être tranquille. »

Dans les vertus de son personnage, Victor Hugo met la charité et l'amour au-dessus de la foi et du dogme. C'est un parfum d'évangile relévant de la sainte liberté des enfants de Dieu. - « Que pensait-il de ce dogme-ci ou de ce mystère-là ? Ces secrets du for intérieur ne sont connus que de la tombe où les âmes entrent nues. Ce dont nous sommes certain, c'est que jamais les difficultés de foi ne se résolvaient pour lui en hypocrisie. Aucune pourriture n'est possible au diamant. Il croyait le plus qu'il pouvait. « Je crois au Père », s'écriait-il souvent. Puisant d'ailleurs dans les bonnes œuvres cette quantité de satisfaction qui suffit à la conscience, et qui vous dit tout bas : tu es avec Dieu ! »

« Ce que nous croyons devoir noter, c'est que, en dehors pour ainsi dire, et au-delà de sa foi, l'évêque avait un excès d'amour. C'est par là, « parce qu'elle a beaucoup aimé » (lorsque Jésus pardonne à la prostituée), qu'il était jugé vulnérable par les « hommes sérieux », les « personnes graves » et les « gens raisonnables » ; locutions

favorites de notre triste monde où l'égoïsme reçoit le mot d'ordre de pédantisme. Qu'était-ce que cet excès d'amour ? C'était une bienveillance sereine, débordant les hommes, comme nous l'avons indiqué déjà, et, dans l'occasion s'étendant jusqu'aux choses. » - « Il n'allait pas jusqu'au bramine, mais il semblait avoir médité cette parole de l'Ecclésiaste : « Sait-on où va l'âme des animaux ? » Un jour il se donna une entorse pour n'avoir pas voulu écraser une fourmi. »

Le personnage de Mgr Bienvenu fait preuve d'une activité débordante, mais toujours constructive : - *« La prière, la célébration des offices religieux, l'aumône, la consolation aux affligés, la culture d'un coin de terre, la fraternité, la frugalité, l'hospitalité, le renoncement, la confiance, l'étude, le travail remplissaient chacune des journées de sa vie. Remplissaient est bien le mot. » - « Le temps que lui laissaient ces mille affaires, et ses offices, et son bréviaire, il le donnait d'abord aux nécessiteux, aux malades et aux affligés ; le temps que les affligés, les malades et les nécessiteux lui laissaient, il le donnait au travail. Tantôt il bêchait son jardin, tantôt il lisait et écrivait. Il n'avait qu'un mot pour ces deux sortes de travail ; il appelait cela jardiner. L'esprit est un jardin, disait-il. »*

Victor Hugo, immense poète et humaniste national était un homme d'action doublé d'un extraordinaire contemplatif. Hors il est rare que ces deux qualités cohabitent au sein d'une même individualité. Elles participent toutes les deux du génie hugolien. Il voit ce que d'autres ne voient pas, il perçoit ce que d'autres ne peuvent entrevoir. Ce regard particulier, cette ouverture singulière du cœur et de l'âme se retrouvent dans le personnage de Monseigneur Bienvenu se reposant le soir en contemplation depuis le jardin de sa maison. - *« Il était là seul avec lui-même, recueilli, paisible, adorant, comparant la sérénité de son cœur à la sérénité de l'éther, ému dans les ténèbres par les splendeurs visibles des constellations et les splendeurs invisibles de Dieu, ouvrant son âme aux pensées qui tombent de l'inconnu. Dans ces moments-là, offrant son cœur à l'heure où les fleurs nocturnes offrent leur parfum, allumé comme une lampe au centre de la nuit étoilée, se répandant en extase au milieu du rayonnement universel de la création, il n'eût pu peut-être dire lui-même ce qui se passait dans son esprit ; il sentait quelque chose s'envoler hors de lui et quelque chose descendre en lui. Mystérieux échanges des gouffres de l'âme avec les*

gouffres de l'univers ! » « Il songeait à la grandeur et à la présence de Dieu ; à l'éternité future, étrange mystère ; à l'éternité passée, mystère plus étrange encore ; à tous les infinis qui s'enfonçaient sous ses yeux dans tous les sens ; et, sans chercher à comprendre l'incompréhensible, il le regardait. Il n'étudiait pas Dieu ; il s'en éblouissait. Il considérait ces magnifiques rencontres des atomes qui donnent des aspects à la matière, révèlent les forces en les constatant, créent les individualités dans l'unité, les proportions dans l'étendue, l'innombrable dans l'infini, et par la lumière produisent la beauté. Ces rencontres se nouent et se dénouent sans cesse ; de là la vie et la mort. »

« Il s'asseyait sur un banc de bois adossé à une treille décrépite, et il regardait les astres à travers les silhouettes chétives et rachitiques de ses arbres fruitiers. Ce quart d'arpent, si pauvrement planté, si encombré de mesures et de hangars, lui était cher et lui suffisait. »

« Que fallait-il de plus à ce vieillard qui partageait le loisir de sa vie, où il y avait si peu de loisir, entre le jardinage le jour et la contemplation la nuit ? Cet enclos étroit, ayant les cieux pour plafond, n'était-ce pas assez pour pouvoir adorer Dieu tour à tour dans ses œuvres les plus sublimes ? N'est-ce pas là tout, en effet, et que désirer au-delà ? Un petit jardin pour se promener, et l'immensité pour rêver. A ses pieds ce qu'on peut cultiver et cueillir ; sur sa tête ce qu'on peut étudier et méditer ; quelques fleurs sur la terre et toutes les étoiles dans le ciel. »

Si la plume et le verbe hugolien élèvent l'âme vers les plus hauts sommets de la contemplation, le formidable polémiste et observateur critique de la société se révèle à travers une description croustillante de l'institution ecclésiastique : - *« Il y a presque toujours autour d'un évêque une escouade de petits abbés comme autour d'un général une volée de jeunes officiers. C'est là ce que ce charmant Saint François de Sales appelle quelque part « les prêtres blancs-becs ». Toute carrière a ses aspirants qui font cortège aux arrivés. Pas une puissance qui n'ait son entourage. Pas une fortune qui n'ait sa cour. Les chercheurs d'avenir tourbillonnent autour du présent splendide. Toute métropole a son état-major. Tout évêque un peu influent a près de lui sa patrouille de chérubins séminaristes, qui fait la ronde et maintient le bon ordre dans le palais épiscopal, et qui monte la garde autour du sourire de monseigneur. Agréer à un évêque, c'est le pied à l'étrier pour un sous-diacre.*

Il faut bien faire son chemin ; l'apostolat ne dédaigne pas le canonicat. »

« De même qu'il y a ailleurs les gros bonnets, il y a dans l'église les grosses mitres. Ce sont les évêques bien en cour, riches, rentés, habiles, acceptés du monde, sachant prier, sans doute, mais sachant aussi solliciter, peu scrupuleux de faire antichambre en leur personne à tout un diocèse, traits d'union entre la sacristie et la diplomatie, plutôt abbés que prêtres, plutôt prélats qu'évêques. Heureux qui les approche ! Gens en crédit qu'ils sont, ils font pleuvoir autour d'eux, sur les employés et les favorisés, et sur toute cette jeunesse qui sait plaire, les grasses paroisses, les prébendes, les archidiaconats, les aumôneries et les fonctions cathédrales, en attendant les dignités épiscopales. En avançant eux-mêmes, ils font progresser leurs satellites ; c'est tout un système solaire en marche. Leur rayonnement empourpre leur suite. Leur prospérité s'émiette sur la cantonade en bonnes petites promotions. Plus grand diocèse au patron, plus grosse cure au favori. Et puis Rome est là. Un évêque qui sait devenir archevêque, un archevêque qui sait devenir cardinal, vous emmène comme conclaviste, vous entrez dans la rote, vous avez le pallium, vous voilà auditeur, vous voilà camérier, vous voilà monsignor, et de la Grandeur à l'Éminence il n'y a qu'un pas, et entre l'Éminence et la Sainteté il n'y a que la fumée d'un scrutin. Toute calotte peut rêver la tiare. Le prêtre est de nos jours le seul homme qui puisse régulièrement devenir roi ; et quel roi ! Le roi suprême. Aussi quelle pépinière d'aspirations qu'un séminaire ! Que d'enfants de chœur rougissants, que de jeunes abbés ont sur la tête le pot au lait de Perrette ! Comme l'ambition s'intitule aisément vocation, qui sait ? De bonne foi peut-être et se trompant elle-même, béate qu'elle est ! »

« Monseigneur Bienvenu, humble, pauvre, particulier, n'était pas compté parmi les grosses mitres. Cela était visible à l'absence complète de jeunes prêtres autour de lui. On a vu qu'à Paris « il n'avait pas pris ». Pas un avenir ne songeait à se greffer sur ce vieillard solitaire. Pas une ambition en herbe ne faisait la folie de verdir à son ombre. Ses chanoines et ses grands vicaires étaient de bons vieux hommes, un peu peuple comme lui, murés comme lui dans ce diocèse sans issue sur le cardinalat, et qui ressemblaient à leur évêque. »

Par quoi Monseigneur Bienvenu était-il guidé, quelle était sa boussole ? Une fois encore, dans les vertus de son personnage, Victor Hugo met la charité et l'amour au-dessus de la foi et du

dogme : - « Ce qui éclairait cet homme, c'était le cœur. Sa sagesse était faite de la lumière qui vient de là. Point de systèmes, beaucoup d'œuvres. Les spéculations abstruses contiennent du vertige ; rien n'indique qu'il hasardât son esprit dans les apocalypses. L'apôtre peut être hardi, mais l'évêque doit être timide. »

« Il y a sur la terre des hommes - sont-ce des hommes ? - qui aperçoivent distinctement au fond des horizons du rêve les hauteurs de l'absolu, et qui ont la vision terrible de la montagne infinie. Monseigneur Bienvenu n'était point de ces hommes là, Monseigneur Bienvenu n'était pas un génie. Il eût redouté ces sublimités d'où quelques'uns, très grands même, comme Swedenborg et Pascal, ont glissé dans la démence. Certes, ces puissantes rêveries ont leur utilité morale, et par ces routes ardues on s'approche de la perfection idéale. Lui, il prenait le sentier qui abrège, l'Évangile. »

« Il n'essayait point de faire à sa chasuble les plis du manteau d'Élie, il ne projetait aucun rayon d'avenir sur le roulis ténébreux des événements, il ne cherchait point à condenser en flamme la lueur des choses, il n'avait rien du prophète et rien du mage. Cette âme humble aimait, voilà tout. »

« Qu'il dilatât sa prière jusqu'à une aspiration surhumaine, cela est probable ; mais on ne peut pas plus prier trop qu'aimer trop ; et, si c'était une hérésie de prier au delà des textes, sainte Thérèse et saint Jérôme seraient des hérétiques. »

« Il se penchait sur ce qui gémit et sur ce qui expie. L'univers lui apparaissait comme une immense maladie ; il sentait partout de la fièvre, il auscultait partout de la souffrance, et, sans chercher à deviner l'énigme, il tâchait de panser la plaie. Le redoutable spectacle des choses créées développait en lui l'attendrissement ; il n'était occupé qu'à trouver pour lui-même et à inspirer aux autres la meilleure manière de plaindre et de soulager. Ce qui existe était pour ce bon et rare prêtre un sujet permanent de tristesse cherchant à consoler. »

« Il y a des hommes qui travaillent à l'extraction de l'or ; lui, il travaillait à l'extraction de la pitié. L'universelle misère était sa mine. La douleur partout n'était qu'une occasion de bonté toujours. Aimez-vous les uns les autres ; il déclarait cela complet, ne souhaitait rien de plus, et c'était là toute sa doctrine. »

En clôturant le quatorzième chapitre du premier livre de son roman, Victor Hugo ajoute : « Monseigneur Bienvenu était simplement un

homme qui constatait du dehors les questions mystérieuses sans les scruter, sans les agiter, et sans en troubler son propre esprit, et qui avait dans l'âme le grave respect de l'ombre. »

ÉPILOGUE

A sa sortie le roman d'Hugo soulève évidemment des tempêtes, le chapitre où l'évêque s'agenouille pour demander la bénédiction d'un « terroriste » y est bien sur pour quelque chose... A tel point que le livre sera mis à l'Index durant cent ans ! L'archevêque de Paris, Monseigneur de Ségur, scandalisé par *Les Misérables* qualifie l'ouvrage « d'infâme livre ».

Ce à quoi Hugo répondit : « *Il y a dans les Misérables un évêque bon, sincère, humble, fraternel, qui a de l'esprit en même temps que de la douceur, et qui mêle à sa bénédiction toutes les vertus ; c'est pourquoi Les Misérables sont un livre infâme. D'où il faut conclure que Les Misérables seraient un livre admirable si l'évêque était un homme d'imposture et de haine, un insulteur, un plat et grossier écrivain, un idiot vénéneux, un vil scribe de la plus basse espèce, un colporteur de calomnies de police, un menteur crossé et mitré. Ce second évêque serait-il plus vrai que le premier ? Cette question vous regarde, monsieur. Vous vous connaissez en évêques mieux que moi* ». (Lettre du 17 décembre 1872).

Ajoutons enfin en forme de conclusion qu'il existe dans ce roman un côté initiatique, dans le sens où une vérité est révélée à quelqu'un qui la transmet à quelqu'un d'autre. Cette vérité de justice et de charité, cette influence spirituelle (« *l'évêque en présence d'une lumière inconnue* » - livre 1 - chap. 10) Monseigneur Bienvenu la reçoit du vieux conventionnel G., il la transmet à son tour à Jean Valjean qui passe le flambeau à d'autres : Fantine tout d'abord, sauvée de la prostitution comme la pécheresse de l'Évangile pour laquelle le Seigneur manifeste tendresse et indulgence ;

Javert ensuite (livre 4 - chap. 1 - « *Javert déraillé* »), et sans doute Marius et Cosette, à la fin du roman : « *Approchez encore. Je meurs heureux. Donnez-moi vos chères têtes bien aimées, que je mette mes mains dessus.* »

Il est impossible, en plongeant dans l'univers de ce roman, d'ignorer les convictions spiritualistes de l'auteur. « *La mort - écrit Victor Hugo, après que Jean Valjean ait fermé les yeux de Fantine - c'est l'entrée dans la grande lueur* ». Tel le Christ, Jean Valjean parvient à se faire entendre des morts : « *Il se pencha vers Fantine et lui parla à voix basse. Que lui dit-il ? Que pouvait dire cet homme qui était réprouvé à cette femme qui était morte ? Qu'était-ce que ces paroles ? Personne sur la terre ne les a entendues. Ce qui est hors de doute, c'est que la Sœur Simplice, unique témoin de la*

chose qui se passait, a souvent raconté qu'au moment où Jean Valjean parla à l'oreille de Fantine, elle vit distinctement poindre un ineffable sourire sur ces lèvres pâles et dans ces prunelles vagues, pleines de l'étonnement du tombeau. »

En résumé et de deux traits encore pour définir cet extraordinaire roman :

« *Plus qu'un grand livre Les Misérables sont un de ces objets spirituels puissants et lumineux qui finissent par se détacher du texte pour rayonner dans l'esprit et le cœur* » (entête de la préface de Guy Rosa - édition

du livre de poche).

« *Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.* » (entête de la préface de Victor Hugo, Hauteville-House, 1er janvier 1862).

LES SAINTS PATRONS DES VILLAGES DU FOREZ

Saint PORCHAIRE (prononcer Saint Porcaire) Oratoire du Saint Porcaire, ou le triste symbole des invasions barbares. L'histoire de St Porcaire, saint patron de Montverdun, raconte en filigrane les invasions du département par les Sarrasins dans les années 720. Au début du 8ème siècle, aux îles de Lérins, Dieu annonça à Saint Porcaire, abbé du monastère de l'ordre de Saint Benoît, l'arrivée prochaine des Sarrasins et leur projet d'assassiner les moines.

Une semaine plus tard, l'abbaye de Lérins, au large de Cannes, fut mise à sac, 500 moines furent massacrés. Seul Saint Porcaire, patron de cette importante communauté fut épargné mais il subit le martyr de l'énucléation.

Aveugle, il revint à pied à Montverdun dans son pays de Forez qui l'a vu naître.

Il arriva la figure couverte du sang qui ruisselait de ses yeux. Il se retira au sommet du mamelon qui dominait les maisons du bourg. A cet emplacement trône actuellement encore le magnifique Prieuré de Montverdun offrant toujours aux visiteurs, le plus sublime des panoramas.

Chaque jour Saint Porcaire se rendait auprès d'une fontaine, d'une part pour en puiser l'eau dans un vase d'argile et, d'autre part, pour soulager ses souffrances. Il ne cachait pas sa foi. La pratique des plus grandes vertus et les marques de son courage rendaient sa parole féconde.

Vers l'an 720, les Sarrasins inondaient de leur barbarie les terrains de bord de Loire. Ils ne supportèrent pas, qu'après l'avoir châtié, il puisse encore les narguer par sa présence. De plus ils imaginaient la présence d'un grand trésor. Lorsqu'ils vinrent l'appréhender, Saint Porcaire leur dit :

• « *L'amour de mon Dieu, voilà mon trésor.* » A ces paroles, un enragé enfonça la pointe de sa lance dans la gorge du Saint. Sa dépouille fut conservée et, aujourd'hui encore, un reliquaire, présent au sommet du Pic dans l'église du Prieuré contient ses ossements et la pointe de la lance qui l'acheva. Depuis 1482, la mémoire de Saint Porcaire a toujours été entourée d'une grande vénération.

Plus tard, une statue du martyr (tenant ses yeux dans ses mains) fut placée dans un oratoire édifié au-dessus de la fontaine où se rendait Saint Porcaire. Les Montverdunois tiennent à cette histoire, à leur saint Patron. Ils retournent pour la fête votive, le 12 août, à la source, qui devait être un site vénéré déjà au temps des Celtes. De nombreux malades vinrent et viennent encore vers cette eau sanctifiée rechercher une guérison miraculeuse.

C'est une croyance générale que l'eau de cette fontaine est puissante, pour soigner moult maladies et particulièrement contre celles qui affectent la vue.

Porcaire a existé. Ils sont même deux abbés de Lérins à avoir porté ce nom quelque peu oublié. Aurait-il vraiment traversé le pays, avoué, jusqu'à chez lui, sur son pic ? Aurait-il si fortement symbolisé la résistance et la Chrétienté qu'il fallait à tout prix le tuer ? Quel que fut le destin de l'abbé Porcaire, de Lérins au Forez, il raconte un tout petit peu l'histoire de France, dans cette période dont on sait si peu, entre la fin de l'empire romain et le Moyen-âge, une période livrée aux barbares de tous bords.

(Source balade sur le site et lecture de la Gazette de Forez et le Web.)

Dame Andrée Morel - décembre 2021



VIE DE L'ÉGLISE

Nouvelles de la Chapelle Notre-Dame-de-Fatima-et-Saint-Expédit de Caussade (82300)

Le dernier Dimanche du mois d'avril est traditionnellement la Fête du Saint Patron de notre paroisse Saint-Expédit. À cette occasion, notre évêque Mgr Thierry Teyssot est venu comme chaque année présider la cérémonie. Outre la Liturgie de Saint Expédit, cette Messe comptait la Confirmation d'adultes : Mesdames Sophie Courtiel, Julide Lafon, Patricia Castel, Corinne Bésana, Emy et Lizzie Bellanger. Au cours de la cérémonie, il y a eu la traditionnelle bénédiction des enfants et la vénération de la relique du glorieux martyr. Malgré une météo maussade, les fidèles ont été nombreux à répondre présent à notre invitation. Six adultes ont reçu le sacrement de la Confirmation qui est un sacrement important de l'Église : ce jour, le Saint Esprit est venu dans leurs Âmes pour leur donner des forces nouvelles qui les aideront à progresser dans leur vie chrétienne, éléments qui ont été développés avec brio par notre évêque lors de son homélie.

Julide, Mathias, toutes nos félicitations pour cette bonne nouvelle ! Nous sommes très heureux d'apprendre la naissance de votre bébé. Et surtout de savoir que tout s'est bien passé. Monsieur le Chanoine Jean-François Prévôt, Maria son épouse et toute la grande famille de la chapelle Gallicane de Caussade, présentent toutes les félicitations aux heureux Parents de ce petit Nathanaël qui doit faire fondre vos cœurs. Julide, Mathias, profitez pleinement des premiers moments qui passent si vite. Vous voilà, Papa et Maman maintenant et nous vous souhaitons tout le bonheur du monde. Encore toutes nos félicitations à vous deux et une grosse bise au bébé. À très bientôt.

D'après l'Évangile Nathanaël est un Galiléen appelé par Jésus pour devenir disciple. Nathanaël signifie donné par le seigneur ou Don de Dieu.

Chanoine Jean-François PRÉVÔT



SYNODE 2 ET 3 AVRIL BORDEAUX







3 baptêmes
Clérac
16 avril



mariage
Clérac
19 février



Rameaux
à
Jazennes



Messe unité des chrétiens Montbrison
21 janvier



baptême
Clérac
12 février



Rameaux
à
Vaille



Pâques
à
Vaille

EN BREF

Les deux romans « *Le Souffle du Vent de l'Esprit* » (2020) et « *La Vie Infiniment Plus Forte* » (2021), auteur Thierry Teyssot, restent disponibles sur les plateformes numériques des grands sites de l'édition. Ces romans sont également publiés en livres brochés (édition papier) à partir du site internet d'Amazon, 200 pages chacun environ. Vous pouvez les commander en ligne, ils seront directement livrés dans votre boîte à lettres. L'écriture d'un troi-

sième roman est en cours, suite des deux autres, vous y retrouverez les principaux personnages à travers de nouvelles aventures et de nouveaux thèmes de réflexion. Parution probable été 2022.

La chaîne YouTube atteint 239 abonnés fin avril. Elle est alimentée régulièrement depuis un an : une vidéo causerie de 10 minutes chaque semaine sur des sujets touchant la spiritualité. Pour la consulter ou vous abonner (c'est gratuit) taper Thierry Teyssot dans la fenêtre de recherche YouTube (ordinateur, smartphone ou télévision récente).

Mis à part YouTube (chaîne Thierry Teyssot) je n'ai pas de comptes sur les réseaux sociaux : ni Facebook, ni Instagram, ni WhatsApp, ni Twitter. Pour me contacter utilisez l'adresse mail suivante gallican@gallican.org ou venez me rencontrer dans le monde réel lors des offices célébrés à Bordeaux chapelle Saint Jean-Baptiste ou à Clérac chapelle du Sacré-Coeur.

Le Gallican

**** JOURNAL TRIMESTRIEL: "LE GALLICAN"**

Administration - Rédaction - 4 rue de la Réole - 33800 Bordeaux

Tél: 05 56 31 11 96

Adresse de Messagerie Internet: gallican@gallican.org

Site web: <http://www.gallican.org>

T. TEYSSOT, directeur de la publication - Imprimé par nos soins

Commission paritaire n° 69321 - Dépôt légal à la parution

Reproduction interdite sans autorisation expresse

**** Abonnement au journal trimestriel "LE GALLICAN"**

- France: 11,50 Euros

- Etranger: 14 Euros

4 numéros par an: janvier, avril, juillet, octobre